



LITTÉRATURE
L'Angleterre grise de Jonathan Coe
Page F 5



ESSAI
Gilles Hénault, poésie, voyance
et révolution
Page F 6

LIVRES



Robert Lalonde

Le cœur battant de l'écrivain

« Les trois narrateurs de ces histoires sont un peu au bout du rouleau d'être sur la même piste »

Depuis longtemps, Robert Lalonde écrit sous influence, l'influence des auteurs qu'il suit comme des guides. Dans son dernier livre, *Un cœur rouge dans la glace*, publié au Boréal, il convoque de nouveau les grandes plumes que sont Virginia Woolf ou Emily Dickinson pour assister à la lente et merveilleuse naissance du texte, le travail à la fois laborieux et enchanté de l'écrivain.

CAROLINE MONTPETIT

C'est un homme de lettres, Robert Lalonde. Des mots, il en déclame au théâtre, il en écrit, il en traduit, il lit des livres et des livres. Toute sa vie, il la consacre à la langue. Pas une langue de bois, ronronnante, sclérosée, coincée dans les usages, mais une langue vive, qui sculpte sa sensibilité à fleur de peau. Une langue qui neige, qui pleut et qui vente, forgée à même le paysage qu'il ne se lasse pas de décrire, comme les nuages se forment et se déforment sans fin dans le ciel, une langue qui aime aussi, quitte à en pleurer. Son dernier recueil de nouvelles, *Un cœur rouge dans la glace*, est tout entier habité par cette obsession de l'écriture, l'urgence et le doute de l'écrivain, mais il est habité aussi par l'amour, perdu, retrouvé là où on ne le cherchait plus.

Dans ces histoires, à mi-chemin entre la nouvelle et le roman, les narrateurs prennent la route pour inventer de nouveaux lendemains. Et ils y rencontrent des écrivains réels ou inventés,

« Je fabrique mes histoires sur un long parcours. Cela doit faire sept ou huit ans que je travaille sur ces textes. Après avoir écrit le premier jet, je le pose là »

des anges qui aident l'écrivain et l'homme dans sa quête. Ici, c'est Virginia Woolf qui vient hanter un professeur en deuil de sa femme. Là c'est un poète parti à la rencontre d'une autre poète, inventée celle-là, dont il finira par traduire l'œuvre. Ou encore, c'est un écrivain à la recherche de son frère, qu'il retrouvera par le biais d'une improbable rencontre.

Ces histoires, il y a déjà plusieurs années que Robert Lalonde les travaille. Il le dit en entrevue, son bonheur est désormais de retravailler et retravailler des textes déjà écrits, plutôt que d'affronter à l'infini la page blanche. Au fil de ce travail, il s'applique à retrancher les mises en contexte, les explications superflues, pour laisser le lecteur seul avec l'histoire, avec ces personnages qu'il a créés.

Il fait d'ailleurs un lien entre littérature et théâtre, et rappelle que le spectateur construit lui-même ses personnages à partir des scènes qui lui sont présentées. Et il en va ainsi du personnage de la poète Alison Donahue, personnage de la dernière nouvelle, intitulée *Traduire Alison*. De cette femme, on ne saura jamais si elle est l'aliénée décrite par ses proches ou la victime de l'abandon de ses parents qu'elle décrit elle-même.

« Je n'arrive pas à trancher. Mais l'important, c'est qu'on se prenne d'affection pour cette fille-là, qui est formidable, et que sa fragilité n'annule pas ça. Il [le personnage principal] bascule dans ce qu'elle est, dans ce qu'elle lui montre, dans ce qu'il découvre. Le reste appartient à la psychologie et je m'en occupe moins. Je me demandais ce qui arriverait si la personne qu'on rencontre n'était pas celle que l'on croyait rencontrer ou celle que l'on cherche. Les trois narrateurs de ces histoires sont un peu au bout du rouleau d'être sur la même piste », dit-il.

Partir à l'aventure

Pour lui, écrire est aussi partir à l'aventure, à la conquête

de l'histoire. Et il déplore que ses étudiants de création littéraire, à l'université McGill, où il enseigne, n'acceptent pas de se perdre en chemin lorsqu'ils écrivent, n'osent pas emprunter des routes qu'ils n'avaient pas prévu prendre au départ. Robert Lalonde, lui, ne craint pas de jeter des pages et des pages de travail pour mener le livre à sa forme finale. Et il ne considère pas ces pages retranchées comme du travail perdu.

« Je fabrique mes histoires sur un long parcours. Cela doit faire sept ou huit ans que je travaille sur ces textes. Après avoir écrit le premier jet, je le pose là. Je me dis: j'ai une première version. J'adore réécrire », dit-il.

L'histoire d'Alison, par exemple, était au départ strictement une histoire de traduction, avant de devenir une histoire d'amour, sous la plume de Lalonde. Et son Alison est en partie inspirée des écrivaines Emily Dickinson, Sylvia Plath ou Annie Dillard, chères à l'auteur. Comme quoi les livres peuvent, parfois aussi bien que les humains, apaiser les âmes inquiètes.

En entrevue, Robert Lalonde se souvient aussi de son rapport avec la romancière Anne

Michaëls, dont il a traduit notamment le roman *La Mémoire en fuite*, une traduction qui lui a valu d'être fi-

naliste au prix de traduction John Glassco.

« Je filais à toute allure, écrit Robert Lalonde dans *Un cœur rouge dans la glace*. Je ne voulais, je ne devais pas m'arrêter. Il me fallait non pas simplement traduire les poèmes, mais les refaire, les recomposer, pour ainsi dire forger à partir des vers d'Alison mes propres métaphores. »

Et voilà le personnage principal repris par l'exaltation d'écrire, ce lien ténu qui le raccroche à la vie, qui fait battre son cœur, au beau milieu d'une dérive. Écrire, même à partir des mots des autres, c'est son souffle. De la poésie, Robert Lalonde en écrit depuis toujours, lui qui n'en a pourtant publié qu'un seul recueil, intitulé *Baie de feu*, paru en 1991, à côté d'une longue liste de romans et de carnets. Il dit écrire une poésie très proche des faits réels de sa vie, flirtant avec l'impudeur, trop proche peut-être pour qu'il ait envie de la publier.

En attendant que cette poésie se retrouve imprimée sur papier, Robert Lalonde se réfugie derrière ses personnages comme un fugitif derrière les arbres, et les laisse exprimer toute sa passion, sa vie.

Le Devoir

Voir la critique de Danièle Laurin, en page F3



LIVRES

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Libre parcours de Stéphanie Kaufmann

Stéphanie Kaufmann possède ce que les peintres appellent «un œil», c'est-à-dire un regard, ce qui donne à ses courts textes en prose une qualité toute visuelle

On voudrait, devant les textes de Stéphanie Kaufmann, ne pas avoir à trancher entre nouvelle et poème en prose, mais plutôt recourir au vocabulaire de la peinture et les qualifier de natures mortes.

SUZANNE GIGUÈRE

On se souvient de Proust composant certaines pages comme de véritables natures mortes (la description d'une table desservie dans *L'ombre des jeunes filles en fleurs*). Cette appellation que les Hollandais, les premiers intéressés par le genre, désignaient dans leur langage d'atelier, par le terme de «*still-leven*», signifiant littéralement «nature immobile».

Est-ce à dire que l'écriture de *Ici et là* est figée dans une prose ornementale? Non, car ici la nature morte n'est pas si morte qu'elle le paraît. L'écriture de Stéphanie Kaufmann a à voir avec les sens, le

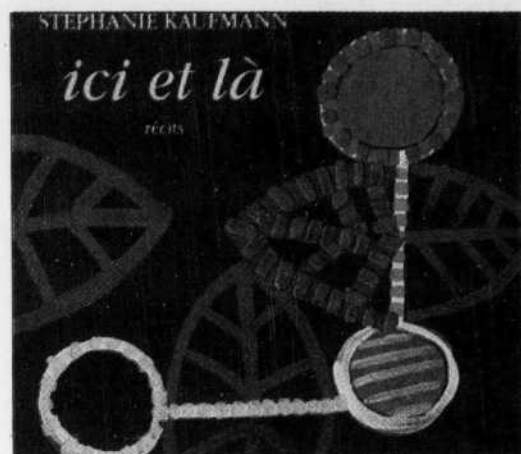
plaisir, bref, la vie même. Sous la surface lisse des apparences se dessine une collection de petites histoires aux motifs simples, souvenirs d'enfance (longs samedis tournant en boucles heureuses et infinies, odeurs des cahiers neufs à la rentrée scolaire, maison de la grand-mère, «une piazza à ciel ouvert dans une forêt de tilleuls»), instants fugitifs, pauses méditatives, («La table est mise. Les filles prennent le potage, recueillies, alors que monte dans la pièce l'arôme du genièvre. Sous les pans de mousseline, le verger porte fruits, descend vers la rivière. Elles fredonnent à présent, rêveuses, un air sentimental qu'elles ont appris. Les plats s'achèvent. Les plats s'entassent. J'ai fermé la radio. Et j'ai tourné mon cœur vers toi»), moments de vision. Parfois, l'écriture emprunte au *Stream of Consciousness* qui a fait le style de Virginia Woolf. L'auteure expérimente alors avec acuité les motifs sous-jacents de ses personnages, aussi bien psychologiques qu'émotifs, invitant les lecteurs à passer de l'enveloppe matérielle des objets à ce qu'ils évoquent de la vie intérieure des personnages et du monde lui-même.

Libre parcours d'une écriture passante, *Ici et là* est fortement marqué par la présence du visuel. Stéphanie Kaufmann possède ce que les peintres appellent «un œil», c'est-à-dire un regard, ce qui donne à ses courts textes en prose une qualité toute visuelle.

L'auteure a étudié la création littéraire avec François Hébert et rêvé, avec *Ici et là*, de créer un livre à feuilles détachées qu'on pourrait échanger, si bien que les nouvelles se trouveraient soumises à une succession aléatoire. Ce principe de composition explique le style parfois hétéroclite de l'ensemble des textes, où se mêlent imaginaire et vécu, songeries vagabondes, visions nocturnes et rêves avant l'aube.

Tout est raffinement et élégance dans ce recueil au charme suranné. Stéphanie Kaufmann pourrait dire, comme Virginia Woolf: «Je sens dans mes doigts le poids de chaque mot.»

Collaboratrice du Devoir



ICI ET LÀ
Stéphanie Kaufmann
L'Instant même
Québec, 2009, 112 pages

EN BREF

Desclée de Brouwer achète Le Rocher

La maison religieuse Desclée de Brouwer a acquis l'intégralité du capital des Éditions du Rocher, pour un montant non communiqué. Depuis 2005, Le Rocher était la propriété du groupe pharmaceutique Pierre Fabre, à travers

les Éditions Privat. Gallimard détenait 33 % du capital de la maison qu'il a aussi cédé. Le Rocher, dirigé depuis huit mois par l'ancien journaliste Patrick Mahé, emploie une vingtaine de salariés et détient les marques Serpent à plumes et Motifs. Déficitaire, la maison avait décidé de réduire sa production à 80 titres par an, contre près de 250. L'auteur pha-

re du Rocher, Vladimir Fedorovski, rejoint Jean-Paul Bertrand, ancien propriétaire du Rocher, chez Alphée. - *Le Monde*

Le Stornoway de Jean O'Neil

Après avoir vécu à Londres, Paris, Ottawa et Québec, comment se retrouver sur le lot familial à Stornoway? Le *Stornoway* de Jean O'Neil, réédité en format de poche chez 10/10, raconte l'histoire des Legendre, un famille qui vit à l'heure du peuplement des Cantons-de-l'Est. Le livre a paru initialement en 1996.

Martine Audet expose

À la Maison de la culture du Plateau Mont-Royal, Martine



Audet expose jusqu'au 11 avril des photographies accompagnées de ses poèmes. *Les grands cimetières I*, le nouveau recueil de cette poète plusieurs fois récompensée par des prix, vient de paraître aux éditions de l'Hexagone. - *Le Devoir*



Martine Audet

ARCHIVES LE DEVOIR

21^e Salon du livre de Trois-Rivières Un événement qui coïncide avec le 375^e anniversaire de la ville

CAROLINE MONTPETIT

Le 21^e Salon du livre de la ville de Trois-Rivières, qui célèbre son 375^e anniversaire cette année, se poursuit toute la fin de semaine pour se clore dimanche, au centre des congrès de l'hôtel Delta. L'événement se déroule sous la présidence d'honneur de Diane Lacombe, auteure de plusieurs romans historiques. Les autres invités d'honneur de l'événement, qui se déroule autour du thème Dessine-moi une histoire, sont Guy Marchands, Michel David, Véronique Marcotte et Pascal Blanchet. Pour la deuxième année consécutive, le Salon du livre de Trois-Rivières décerne un prix à un «éditeur à l'honneur». Il revient cette année aux Écrits des Forges, maison d'édition trifluvienne fondée en 1971, qui publie des essais et de la poésie. Les organisateurs du Salon soulignent que les Écrits des Forges ont déjà publié 1000 titres de poésie.

Parmi les nombreuses activités qui se déroulent au Salon, mentionnons, samedi, un atelier de haïku animé par Diane Descôteaux, à 10h45 au Salon Clément-Marchand, ou en-

core une conférence de Jacques G. Ruelland, à 14h15 au bistro littéraire Télé-Québec, sur le thème *Trois-Rivières dans un roman historique, comment l'écrire?*. M. Ruelland vient de faire paraître le roman historique *L'Oiseau et le Serpent*, qui se déroule précisément à Trois-Rivières durant ce qu'on appelle la «Grande Noirceur».

À 18h15, au même endroit, une table ronde portera sur la diaspora trifluvienne, où les Rita Lafontaine, Jacques Lacoursière, Steve Hill ou Daniel Gélinas partageront leurs souvenirs d'enfance à Trois-Rivières.

Pour les enfants

Dimanche, les enfants pourront assister au spectacle Caillou ou le plaisir de lire, à 10h30, sur la scène Sears décor. À 14h15, au bistro littéraire Télé-Québec, une table ronde portera sur le Trois-Rivières des écrivains, et enfin, à 16h30, l'événement se terminera avec le dévoilement de du prix des lecteurs et du prix des jeunes lecteurs du Salon du livre de Trois-Rivières.

Le Devoir

éditions Liber
Philosophie • Sciences humaines • Littérature

Éthique publique, vol. 10, n° 2

Les enjeux éthiques du vieillissement
sous la direction de
Florence Piron et Cécile Hanon

éthique publique
revue internationale d'éthique sociale et gouvernementale

Les enjeux éthiques du vieillissement

168 pages, 20 \$

dix ans 1998-2008

Desjardins SHERBROOKE CIREA UNIVERSITÉ LAVAL IDEA

LES PETITES FILLES DANS LEURS PAPIERS DE SOIE

Morgan LE THIEC

Dans des récits brefs, Morgan Le Thiec fait surgir chez ses personnages le lien aigu qui existe entre ce qu'ils sont et l'enfance qu'ils ont vécue. Chacun trouve ses propres solutions de survie : s'accrocher à l'autre ou le fuir, assumer l'infidélité, mentir ou échouer à dire l'essentiel... Une écriture sobre et précise. Des mises en scène efficaces.

PHOTO: JOSÉE LAMBERT

Morgan Le Thiec
LES PETITES FILLES DANS LEURS PAPIERS DE SOIE

Nouvelles, 120 pages, 19,95 \$

Pleine Lune www.pleinelune.qc.ca

Le goût de l'encre

Catalogue de l'exposition consacrée aux œuvres de Monique Charbonneau

présentée à la Grande Bibliothèque du 24 février au 16 août 2009

Textes de Hedwidge Asselin et Georges Leroux

En vente chez votre libraire, sur le site des Presses de l'Université Laval (www.pulaval.com) ainsi qu'à la Boutique de la Grande Bibliothèque située au 475, boul. De Maisonneuve Est à Montréal (boutique@banq.qc.ca).

Une coédition de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et des Presses de l'Université Laval

Bibliothèque et Archives nationales Québec

Le goût de l'encre
Bibliothèque et Archives nationales
Monique Charbonneau
Hedwidge Asselin

ISBN : 978-2-7637-8844-9 • 144 pages en couleur • 37,95 \$

LITTÉRATURE

Robert Lalonde, pleins gaz vers l'inconnu

Deux ans après son remarquable recueil de nouvelles *Espèces en voie de disparition*, Robert Lalonde replonge dans les mêmes eaux. La mort, la disparition. Le deuil, la solitude. Et l'écriture, la littérature, bien sûr.

Mais cette fois, dans *Un cœur rouge dans la glace*, l'écrivain limite ses histoires à trois. Trois longues nouvelles, qu'on pourrait tout aussi bien qualifier de courts romans. Trois récits autonomes, mais pleins de recoupements.

Autant le dire tout de suite, voici un livre très, très littéraire. Par le nombre de citations, de références aux grands écrivains qu'il contient. Par le fait même qu'il met en scène des personnages qui sont écrivains ou tentent de le devenir. Qui ne cessent de s'interroger sur l'écriture et son processus, sur la littérature et sa finalité.

Bien sûr, les lecteurs assidus de Robert Lalonde ne tomberont pas des nues: celui qui a fait revivre Flaubert au théâtre et Yourcenar dans un roman parfume depuis toujours ses livres ainsi. Il écrit dans un dialogue constant avec ses écrivains favoris.

Mais il y a plus dans *Un cœur rouge dans la glace*. Il y a ce qu'on pourrait appeler un refus du compromis. C'est un livre sans concession. Pas facile d'accès, non. Hermétique, diraient certains.

Et si c'était une qualité plutôt qu'un défaut? Si au lieu de vanter les mérites du divertissement à tout prix, on favorisait un peu plus les démarches d'auteurs qui plongent dans les ténèbres pour mieux accéder à la lumière?

Si cela nous permettait de faire une pause dans le brouhaha

ambiant de l'insignifiance? Si cela nous renvoyait à nous-mêmes? A ce qui nous échappe de nous-mêmes et du monde?

D'accord. Il ne suffit pas de se laisser porter. Il faut accepter de perdre pied. D'être ébranlé. De regarder en face sa propre fragilité. Et il faut s'accrocher.

Trois histoires, donc. La première: celle d'un écrivain de 60 ans qui a perdu le goût de vivre, le goût d'écrire depuis la mort de sa femme. Lui apparaît, par à-coups, le fantôme de l'écrivaine anglaise Virginia Woolf, morte noyée, suicidée.

Bien sûr, c'est désespéré. Bien sûr, c'est une histoire de deuil, de solitude. C'est une histoire de legs, aussi. Du legs laissé à l'humanité par les grands écrivains. Comme Virginia Woolf.

Dans son tête-à-tête avec elle, le narrateur de l'histoire réapprend à voir la vie, la mort autrement. A regarder son propre parcours d'un autre œil, forcément.

Ainsi: «Elle n'allait pas tarder à m'apprendre qu'il n'y a que l'échec pour nous garder jeunes, que les ratés sont plus insouciantes que ceux qui ont réussi et que tout animal de race ne peut s'empêcher de tirer sur sa laisse.»

Cela ressemble à une leçon de vie. A une leçon d'écriture, aussi: «Écrire, ce n'est pas raconter une histoire, fait dire Lalonde au fantôme de Woolf. C'est s'attaquer à l'indicible, c'est chercher la transparence.»

Mais sans savoir si on y arrivera, serait-on tenté d'ajouter. Ou plutôt, tout en sachant qu'on n'y arrivera jamais tout à fait...

Il restera toujours une part de mystère. Comme dans la vie. Comme dans l'amour. Car il y a de l'amour, aussi, dans cette his-

toire. Une histoire de renaissance, finalement, ce premier récit. Et d'espoir.

Deuxième récit: un homme, écrivain lui aussi, part à la recherche de son frère disparu, dont il est sans nouvelles. Son unique, son jeune frère. Qui de toute évidence lui en veut.

Pourquoi? Tandis qu'on erre sur les routes avec le frère aîné, qu'on assiste à ses hallucinations et à ses rencontres improbables, on apprend des bribes de leur histoire commune, de leur enfance tragique. Mais leur intense relation demeure ambiguë. Pas totalement expliqué, explicable.

Ça ressemble à une fable. À une fable revisitée par le Grand Meaulnes d'Alain-Fournier. Une fable ou l'amour, encore une fois, sauve du pire.

Troisième récit: un homme de 38 ans, qui a toujours voulu être écrivain, va à la rencontre d'une poète américaine qu'il admire. Plutôt que de se mettre à l'écriture de son roman, il traduit en français les poèmes qu'elle invente. Comme ses vers, la femme demeure pour lui, et pour nous, une énigme.

Mais racontant tout cela, on n'a encore rien dit. On a dit si peu à propos d'*Un cœur rouge dans la glace*. On n'a pas encore parlé de l'importance de la nature, des paysages, de la mer...

On retiendra que le mystère est partout. Qu'on avance à pas de loup. Qu'on cherche des repères. Qu'on ne comprend pas tout. Cette sensation, étrange, de s'enfoncer de plus en plus dans l'insondable, l'indicible.

Comme si l'auteur avait décidé d'aller au bout, coûte que coûte. De foncer tête baissée jusqu'au bout de la nuit noire. Pour voir. Pour savoir.

Pour tester ses limites, et les nôtres.

«Je ne sais pas où je vais, mais j'y vais», semble-t-il nous dire. «Qui m'aime me suit.» Et on le suit, à tâtons. Et voilà que l'inattendu survient. C'est de l'ordre de la révélation. Comme passer des ténèbres à la lumière, oui.

Comment dire? Comment dire ce qui échappe: c'est la question sous-jacente à ce recueil, peut-être. La question qui hante tous les écrivains, sans doute.

Plutôt que de l'aborder par l'explication, cette question, Robert Lalonde l'explore dans sa matière même, en fait son matériel narratif. Un peu comme le fera un Paul Auster, d'une certaine façon. Quand il s'égaré dans ses propres histoires, qui contiennent d'autres histoires, et encore d'autres...

S'égarer, se perdre pour mieux se trouver. Pour vivre mieux. Pour aimer mieux. Et pour écrire mieux. C'est ce que font les personnages d'*Un cœur rouge dans la glace*. Mais sans savoir ce qu'ils cherchent vraiment. Cela se passe à leur insu, finalement. Tandis que derrière, on croit entendre la respiration de Robert Lalonde.

Cela donne lieu à un lyrisme rarement égalé chez cet auteur de 61 ans auréolé de prix qui signe ici son vingtième ouvrage. Cela donne de la beauté. De la vraie, de la grande littérature, oui.

Collaboratrice du Devoir

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Des racines et des ailes

CHRISTIAN DESMEULES

Écrivaine née à Berne en 1947, auteure d'un livre considéré comme une sorte de bible du féminisme dans les pays de langue allemande, *Mue* (1975), Verena Stefan a quitté la Suisse allemande pour vivre au Québec il y a une dizaine d'années. Traduit de l'allemand, son dernier livre, *D'ailleurs*, le premier à paraître ici, repose pour l'essentiel sur le choc qu'éprouve une immigrante à son arrivée au Québec. Choc conjugué avec l'expérience de la maladie.

Conduite par son regard étonné, ses sens en éveil et son amour pour Lou, la femme qu'elle est venue y rejoindre, sa découverte de Montréal et du Québec prend la forme d'un spectacle permanent. Comme si la narratrice se promenait dans le ventre creux d'un immense coquillage — conférant à son récit quelque chose d'assourdi, d'intime et de chaud —, tout un univers inconnu s'infilte ainsi jusque dans son intimité.

Mais au sentiment, normal, déstabilisant et excitant d'être doucement étrangère dans un pays — le Québec — dont elle ne maîtrise pas la langue, se juxtapose toutefois vite l'expérience, faite d'angoisse et d'enfermement, de la maladie qui frappe sans prévenir. «Une maladie s'est abattue sur toi et t'a enfermée comme un insecte dans l'ambre jaune.» Comme un étranger qui squatterait dans son propre corps, le cancer impose sa loi.

Pour s'échapper ou pour conjurer l'inéluctable, entre deux traitements éprouvants, elle se livre à un exercice de mémoire largement imprégné de bribes d'enfance et des racines familiales, de sensations lointaines et d'une forte urgence de vivre.

Collaborateur du Devoir

D'AILLEURS

Verena Stefan
Traduit de l'allemand (Suisse)
par Louis Bouchard
et Marie-Elisabeth Morf
Héliotrope
Montréal, 2008, 245 pages

EN BREF

L'art de voir de Robert Lalonde

D'abord paru en 2004, *Iotékha'* est réédité en collection de poche chez Boréal (collection Compact). Ce sont des carnets de campagne, une leçon de météorologie, un bilan de santé, tout un lot d'inquiétudes face aux «jours comptés». Une place discrète et privilégiée dans un petit coin de l'atelier de cet écrivain d'exception. Un peu de nos-

talgie en pensant à sa «jeunesse enfuie» dans la fumée des cigarettes, à courir les sous-bois et à user les planches. Le regard de poète de Robert Lalonde, sa passion permanente de gentleman-writer et ses sens en éveil nous ouvrent ici des pages d'une grande beauté. Une méditation intimiste, lyrique et organique, chargée des traces de l'enfance, taillée dans la même veine que *Le Monde sur le flanc de la truite* (Boréal, 1997). Incontournable. — Le Devoir

LIBRAIRIE
BONHEUR D'OCCASION

Livres d'occasion de qualité

- ~ Livres d'art et de collections
- ~ Canadienne
- ~ Livres anciens et rares
- ~ Bibliothèque de la Pléiade
- ~ Littérature
- ~ Philosophie
- ~ Sciences humaines
- ~ Service de presse
- ~ BD, livres jeunesse

Achetons à domicile

514-522-8848 1-888-522-8848
4487, rue De La Roche (angle Mont-Royal)
bonheuroccasion@bellnet.ca

NOUS NOUS DÉPLAÇONS PARTOUT AU QUÉBEC, POUR L'ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES IMPORTANTES.

LOUIS CORNELLIER

Un petit livre qui fournit les outils pour permettre de défendre simplement, avec intelligence et efficacité, ses opinions sur divers sujets.

L'ART DE DÉFENDRE SES OPINIONS EXPLIQUÉ À TOUT LE MONDE

vlb éditeur
Une compagnie de Quebecor Media

ARCHAMBAULT
Une compagnie de Quebecor Media

PALMARÈS LIVRES

Résultats des ventes : du 3 au 9 mars 2009

ROMAN	OUVRAGE GÉNÉRAL
1 LE SHACK W. Paul Young (Le Jour)	1 RENÉ ANGÉLIL : LE MAÎTRE DU JEU Georges-Hébert Germain (Libre Expression)
2 CHÈRE LAURETTE T. 3 : LE RETOUR Michel David (Hurtubise)	2 TELLE MÈRE, QUELLE FILLE! Thibault / Larouche-Thibault (de l'Homme)
3 NIKPO Michèle Plomer (Marchand de feuilles)	3 LE LANGAGE UNIVERSEL DU CORPS Philippe Turchet (de l'Homme)
4 LE LISEUR Bernhard Schlink (Gallimard)	4 N'ARRÊTEZ JAMAIS DE DANSER Gordon Livingston (Marabout)
5 LE CERVEAU DE KENNEDY Hanning Mankell (Seuil)	5 LA SANTÉ PAR LE PLAISIR DE BIEN... Richard Béliveau / Denis Gingras (Trécarré)
6 LES PILIERS DE LA TERRE Ken Follett (Livres De Poche)	6 LA BIBLE DES ANGES Joane Flansberry (Dauphin Blanc)
7 MILLÉNIUM T. 1, 2 et 3 Stieg Larsson (Actes Sud)	7 LES RÊVES DE MON PÈRE Barack Obama (Points)
8 TOUT EST SOUS CONTRÔLE Hugh Laurie (Sonatine Édition)	8 KILO CARDIO Isabelle Huot (de l'Homme)
9 REHARD BLEU Yves Beauchemin (Fides)	9 DITES À VOTRE MÉDECIN QUE LE... Michel De Lorgeril (Souccar)
10 UN MONDE SANS FIN Ken Follett (Robert Laffont)	10 LA DYNAMIQUE AMOUREUSE Rose-Marie Charest (Bayard)
JEUNESSE	ANGLOPHONE
1 LE GUIDE OFFICIEL DU FILM TWILIGHT Mark Cotta Vaz (Hachette Jeunesse)	1 ECLIPSE Stephenie Meyer (Little Brown & Co)
2 FASCINATION T. 2 : TENTATION Stephanie Meyer (Hachette Jeunesse)	2 DREAMS FROM MY FATHER: A STORY... Barack Obama (Three Rivers)
3 VISIONS T. 1 : NE MEURS PAS LIBELLULE Linda Joy Singleton (ADA)	3 MARKED V. 1 P. C. Cast / Kristin Cast (St. Martin's Press)
4 TEA STILTON T. 5 : LE VAISSEAU Téa Stilton (Albin Michel)	4 THE AUDACITY OF HOPE : THOUGHTS Barack Obama (Vintage)
5 CATHY'S BOOK S. Stewart / J. Weisman (Bayard-Jeunesse)	5 REMEMBER ME ? Sophie Kinsella (Bantam Books)
6 LE ROYAUME DE LA FANTAISIE Geronimo Stilton (Albin Michel)	6 WORLD WITHOUT END Ken Follett (Signet)
7 LE PETIT SPIROU T. 14 Tome / Janry (Dupuis)	7 PILLARS OF THE EARTH Ken Follett (Signet)
8 L'APPRENTI ÉPOUVANTÉ T. 5... Joseph Delaney (Bayard-Jeunesse)	8 CONFESSIONS OF A SHOPAHOLIC... Sophie Kinsella (Dell)
9 LES CHRONIQUES DU JEUNE HOUDINI T. 1 Denis Ramsay (Réunis)	9 HOLD TIGHT Harlan Coben (Signet)
10 LE CLUB DES DISEUSES... T. 1 Dotti Enderle (ADA)	10 DEVIL BONES Kathy Reichs (Pocket)

Jouez la carte de la culture!

carte-cadeau
ARCHAMBAULT

Roman

J. P. April
Ici Julie Joyal

Julie en a gros sur le cœur. Sa super-mère a récolté une super-déprime. Son amie Olga doit prendre des suppléments d'intelligence. Son chien-chat a des ratés. Le charmant Harry ne se doute pas qu'elle couche avec lui (en imagination). Et son père, que fait-il donc dans ses pensées puisqu'elle ne le connaît même pas?

Une sorte petit roman en quarante et un tableaux
168 p., 19 \$

Étoiles variables

Jean Désy
Entre le chaos et l'insignifiance

Ces histoires médicales sont plus que des histoires. Ce sont des questionnements profonds sur l'humain et sur les forces du bien et du mal qui le traversent de part en part.

histoires médicales, 108 p., 18 \$

1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone : 514.525.21.70 • Télécopieur : 514.525.75.37
Courriel : info@xyzedit.qc.ca • www.xyzedit.qc.ca

LITTÉRATURE

Des cœurs simples



LOUIS HAMELIN

Déjà, le titre est explicite. Un drapeau sous lequel on passe, marche, avance, ce n'est pas un drapeau qu'on pétiéne ou auquel on essaie de mettre le feu. Personnellement, je serais plutôt porté à penser, comme un ancien premier ministre, que ce sont simples bouts de chiffon. Me font rire avec leurs fanions du Canadien hissés à l'antenne du bazou, parmi lesquels on voit parfois se glisser, de moins en moins de taille à compétitionner, un fleurdéliné délavé... La queue de renard avait plus de panache.

Mais même sans tenir compte du titre, *Sous la bannière étoilée*, de Benjamin Percy, donne l'impression de réunir de prime abord tous les clichés associés à une certaine littérature américaine. On n'a pas fait deux paragraphes dans la première nouvelle que déjà, ça se tape sur la gueule, dans l'heureux respect des règles du noble art, avec des gants. Et il y a le glas qui sonne quelque part du côté d'une couple de vieux pays désignés par des mots de quatre lettres. Et tout le monde, vraiment tout le monde chasse le chevreuil. Même que si vous avez douze ans là-bas, sur les plateaux semi-désertiques de l'intérieur de l'Oregon, au pied des monts Cascades où ont été aperçues les premières soucoupes volantes en 1947, et que votre père vous demande de prendre votre carabine avec vous, vous emporterez, plutôt que la classique petite .22, une 30-06, oui monsieur. A douze ans, moi, rien que de ramasser les douilles vides de ce calibre dans les bois, j'étais impressionné.

Si quelqu'un partait aujourd'hui à la recherche des vrais héritiers de Flaubert et de Maupassant, ces auteurs qui, pour le dire comme Graham Robb dans la *New York Review of Books*, étaient « fascinés par les existences monotones des créatures d'esprit simple », cette personne devrait d'abord considérer la littérature étasunienne, puis se tenir loin de New York et de ses intellectuels. Elle ferait bien d'aller jeter un coup d'œil en Oregon, patrie de cet autre peintre des cœurs simples: Raymond Carver. Dans la posture réaliste de Flaubert et compagnie, en plus du choix du sujet. Il y a l'attitude du narrateur. Le refus de juger et de mépriser. Cette distance morale, Percy réussit, selon toute apparence, à se l'imposer dans ses rapports avec ses personnages, y compris dans les histoires racontées à la première personne. Bien malin qui pourrait dire de quelle manière, dans la première nouvelle, éponyme, ces jeunes voyous désœuvrés, qui roulent en motos de cross et chassent et se laissent vivre, même si parfois c'est à 100 à l'heure, voient la guerre. Ou plutôt de quelle manière ils se l'expliquent. Complètement immergés dans le morne quotidien des petites agglomérations rurales de l'Amérique profonde, ces personnages se situent bien au-delà du début d'une réflexion, même élémentaire, sur leur condition: ils vont, viennent et vivent comme si leur présence ici-bas se résumait à assumer les conséquences d'une gigantesque démission collective. Dans presque chacune de ces dix nouvelles on rencontre des protagonistes pour qui boire de la bière en regardant la télé n'est pas seulement considéré comme un loisir normal, c'est aussi, soir après soir après soir, rien de moins que leur façon de vivre. « *Du pain et des jeux* » est devenu: « *Du houblon et des quiz* ». Personne n'ouvre jamais un livre. Quant à leur demander de commencer à jongler avec des expressions telles que *lobby militaro-pétrolier*, j'ai même autant vous prévenir que vous avez plus de

chances de déceler une forme de compréhension intelligente chez une vache qui écoute du Mozart.

Dieu est mort

Depuis quelques années, dans ce pays profond d'obédience habituellement conservatrice que nous dépeignait la littérature des États-Unis, Dieu du moins remplissait un vide, ce Dieu efficace et pragmatique des Anglo-Saxons: le produit Dieu, capable de combler l'homme dont la conscience est un panier d'épicerie. Je ne sais pas si Benjamin Percy annonce un athéisme des années post Bush, mais dans ses histoires, cette bigoterie-là a disparu: Dieu est mort, tellement qu'il ne viendrait même pas à l'idée du héros d'une de ses nouvelles de lui tirer dessus s'il le rencontrait. J'ai parlé de cœurs simples. Le sexe peut l'être tout autant. Sur tout quand on ne s'embarrasse d'aucun moyen de contraception et que l'avortement n'existe pas (quand Dieu fout le camp, les majorités morales ne se font pas toutes la malle pour autant...). « *Elle est tombée enceinte sur le plateau de mon pick-up, et un mois plus tard on s'est mariés à l'Église méthodiste. [...] Pour notre lune de miel, on a passé deux nuits à l'Holiday Inn...* » Oui, tout ça pour se retrouver « *coincés sur la ferme familiale et avoir un enfant à l'âge vénérable de dix-huit ans* », note le narrateur avec un délirant enthousiasme. Et avouez qu'il y a de quoi désespérer, de cette pauvreté-là, si loin de n'être que matérielle. L'absence de Dieu ne semble pas si grave en comparaison de l'immense trou qui bée dans la culture de ces gens à l'endroit où devraient se retrouver, parmi d'autres petites choses, les acquis de la révolution sexuelle et du féminisme. On a envie de leur souhaiter une seule pensée libre, un seul rêve original.

Et donc, exactement comme chez Carver, ces personnages dont le dénuement intellectuel est parfois à pleurer peuvent à la longue finir par se rendre attachants. Tels, par exemple, les protagonis-



BENJAMIN PERCY

nistes de *Une pièce sans fenêtre*, une très bonne histoire. Ailleurs, on sursaute, car le réalisme a ses lois. On ne demande pas à un écrivain d'avoir vécu tout ce qu'il relate, mais de s'assurer de la vraisemblance de certaines situations semble un minimum. Un ours incapable de venir à bout d'une simple corde? Un cadavre putréfié qui ne dégage aucune odeur? Des explications seraient appréciées. Et pour rendre son yéti local seulement à moitié aussi effrayant qu'un lion du vieux Hemingway, Percy a encore des nachos à manger.

hamelin3chouette@yahoo.ca

SOUS LA BANNIÈRE ÉTOILÉE

Benjamin Percy
Traduit de l'anglais par Renaud Morin
Albin Michel
Paris, 2009, 264 pages

EN BREF

Souvenirs de Louise Portal

La comédienne Louise Portal fait réparer son premier livre, *Jeanne Janvier* (1981), sous une couverture rigide rouge sang et sous le nouveau titre de *Souvenirs d'amour* (Hurtubise-HMH). Il s'agit en vérité d'une nouvelle mouture de l'ouvrage initial, réalisé à la suite d'une nouvelle visite du

journal de ses 20 ans. Louise Portal considère qu'elle était alors une « *amoureuse romantique* ». Son journal avance avec la folle espérance de trouver « *l'amour* », le vrai, le seul, le très grand amour. Une lettre de François Truffaut reproduite en ouverture de *Souvenirs d'amour* nous fait comprendre que le cinéaste fut, parmi d'autres, autant charmé par le livre que par son auteur. — *Le Devoir*

LA PETITE CHRONIQUE

Mais qu'est-ce qu'un bon roman?

Inutile de nous le cacher, nous cherchons tous, nous les amateurs de lecture, la librairie idéale. Un lieu où se retrouveraient réunis bon nombre de livres de qualité. Les livres à gros tirage n'y seraient pas offerts en priorité et proposés en piles à l'acheteur éventuel.



GILLES ARCHAMBAULT

Au bon roman, de Laurence Cossé, raconte l'aventure de plus en plus invraisemblable d'une librairie du Quartier latin à Paris animée par un libraire et un mécène. Les investigateurs font appel à huit collaborateurs, écrivains ou universitaires, à qui on demande une liste d'ouvrages qu'ils souhaiteraient faire admettre dans leur panthéon.

La librairie, appelée justement *Au bon roman*, remporte un grand succès. Non seulement est-elle fréquentée, mais elle est rentable. A un point tel qu'elle suscite bientôt des campagnes de publicité hostile. Les journaux de gauche soupçonnent les orga-

nisateurs d'élitisme intellectuel. D'autres organes de communication brandissent le spectre de l'intolérance. Des écrivains frustrés ne se consolent pas d'avoir été écartés du panthéon. La riposte devient à ce point féroce qu'on en vient à s'attaquer physiquement aux membres de l'aréopage. Les autorités policières sont alertées. L'enquête menace d'être longue. Elle ne se poursuivra qu'à cause de l'opiniâtreté d'un inspecteur, lui-même passionné de lecture.

On le devine facilement, on nage en pleine fantaisie. A une époque où les librairies n'en ont souvent que le nom, il est nettement improbable qu'une initiative du genre ait un succès financier. Si on lit avec fascination un roman de 500 pages sur ce thème, c'est que la romancière s'adresse à des convaincus, à des amateurs de littérature, et qu'elle sait retenir leur attention.

Le roman est au centre de cette fable. Des personnages

sont évoqués, on suit avec intérêt leurs hésitations amoureuses, mais on surveille tout autant les références littéraires, les listes d'auteurs ou de titres qui parsèment le roman. Laurence Cossé prend soin d'avancer en exergue que « *les écrivains qui appartiennent à un organe de presse, un jury de prix littéraire, une académie ou une autre institution culturelle ne peuvent pas être cités dans ce roman* ». Nombre d'entre eux l'auraient été, bien sûr, s'ils n'avaient pas eu cette position de pouvoir. Inutile donc de chercher des œuvres d'auteurs outrageusement médiatisés. Michon, Bergounioux, Lévy ou Houellebecq.

Même si le roman aurait gagné à être allégé d'une bonne centaine de pages, il apporte un vent de fraîcheur et parvient à nous faire croire en cours de lecture que la marche de la barbarie de plus en plus envahissante que nous connaissons peut-être arrêtée. On peut rêver.

Un roman initiatique

Les Mystères de Pittsburgh de Michael Chabon n'auraient probablement pas été retenus par le jury imaginaire du Bon roman. Le romancier américain, futur prix Pulitzer, l'a rédigé à 25 ans.

Roman initiatique, il raconte l'histoire d'un étudiant, fils de gangster, qui hésite entre amours homosexuelles et hétérosexuelles. Pendant l'été, il travaille dans une librairie, boit, fait l'amour et subit l'influence d'un ami pour le moins compromettant.

Serais-je allé au bout de ce roman si l'auteur ne montrait pas des signes évidents de maîtrise romanesque? Peu probable. On est à mille lieues du climat du roman de Laurence Cossé. Les personnages de Chabon, tout inquiétants qu'ils sont, finissent par être attachants. Quant au narrateur, petit étudiant juif, il aurait pu travailler à la librairie parisienne. A condition, bien sûr, d'occuper certaines nuits blanches à lire plutôt qu'à fornicer avec garçons et filles. Il semble toutefois que la littérature ne l'intéresse pas à ce point.

Collaborateur du Devoir

AU BON ROMAN
Laurence Cossé
Gallimard
Paris, 2008, 495 pages

LES MYSTÈRES DE PITTSBURGH
Michael Chabon
Robert Laffont, Pavillons, poche
Paris, 2009, 371 pages

EXPLORER LA MÉMOIRE ET L'HISTOIRE

Les cahiers des dix
Fondés en 1936

SOMMAIRE

Numéro 62 2008

Kebhek, Uepishtikueiau ou Québec : histoire des origines. 2^e partie - Le choc culturel - le diable rusé fait le singe partout • **Denys Deléage**
La colonisation des milieux humides en Nouvelle-France : le point de vue de l'archéologie • **Marcel Moussette**
Québec: chroniques d'une ville assiégée (II^e partie : 1759) • **Bernard André**
La session ardente : fureur et violences au Parlement en 1849 • **Gilles Gallichan**
La collection comme temps de la Nation. Les premières acquisitions du Musée de la province de Québec en 1920 • **Laurier Lacroix**
La Relève (1934-1939), Maritain et la crise spirituelle des années 1930 • **Yvan Lamonde**
Budgets de famille et genres de vie au Québec dans la seconde moitié du XX^e siècle • **Simon Langlois**
De fraternelles agapes : Tavibois et quelques autres rendez-vous des Dix (1965-1967) • **Jocelyne Mathieu**
La vie culturelle à Québec (1791-2008). Essai d'interprétation • **Fernand Harvey**

Abonnement annuel 39,95 \$ (un numéro par année)
(anciens numéros également disponibles)

Les Éditions La Liberté
2360 Chemin Sainte-Foy
Québec (Québec) G1V 4H2
Téléphone et télécopieur : (418) 658-3763
Courriel : liberte@medilom.qc.ca

Pour les sommaires des volumes 1 (1936) à 62 (2008), consulter le site Internet de la Société des Dix : www.societedesdix.info

Olivieri
librairie • bistro

Olivieri
Au cœur de la littérature

Mercredi 18 mars 2009
à 19 h 00

Avec le soutien de la Sodoc

5219 Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
RSVP : 514 739-3639
Bistro : 514 739-3303

L'actualité de la mémoire

Causerie avec **ÉRIC MÉCHOULAN**

Auteur de l'essai *La culture de la mémoire ou comment se débarrasser du passé?* (PUM, 2008).

« *... le passé n'est pas un problème s'il définit le présent.* »

Professeur de littérature à l'U de M, Éric Méchoulan a reçu le Prix Raymond-Klibansky pour son ouvrage *Le livre avalé. De la littérature entre mémoire et culture* (PUM, 2004).

ANIMATEUR
Georges Leroux

AVEC LA PARTICIPATION DE
Johanne Villeneuve
Dominique Scarfone

Un vin d'honneur sera servi

Agenda littéraire
MARS 2009

LUNDI 16 MARS, 18 h
Table ronde - Ce soir, on pense!
Le Malaise
Animée par LISE VAILLANCOURT et STANLEY PÉAN
avec les invités CAROLE FRÉCHETTE, ROBERT LALONDE et LARRY TREMBLAY

JEUDI 19 MARS, 19 h 30
Cabaret poétique - De Berlin à Montréal, la poésie québécoise
Soirée de poésie en français, en anglais et en allemand pour souligner la présence des poètes québécois sur le site www.lirikline.org
Animée par ALEXIS O'HARA
avec les invités DIANE-MONIQUE DAVIAU, JEAN-MARC DESGENT, RACHEL LECLERC, ERIN MOURE et ULJANA WOLF et la musicienne JESSICA GAL

JEUDI 26 MARS, 19 h 30
Hommage - Claude-Henri Grignon
Soirée exceptionnelle à l'occasion du 75^e anniversaire de la première édition d'*Un homme et son péché*
Animée par PIERRE GRIGNON, petit-neveu et filleul de l'écrivain

MAISON DES ÉCRIVAINS
3492, avenue Laval Sherbrooke
Entrée gratuite. Renseignements au 514 849.8540
www.uneq.qc.ca

UNEQ
UNION DES ÉCRIVAINS ET DES ÉCRIVAINS QUÉBÉCOIS

CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL

Après *Enfance*, qui lui a valu une reconnaissance internationale, voici enfin le deuxième roman d'André Alexis!

ANDRÉ ALEXIS
L'exil
Traduction de Nicole et Émile Martel
344 pages • 34,95 \$ • ROMAN

*Éditions Fides, 2006

www.editionsfides.com

FIDES

LIVRES

LITTÉRATURE ANGLAISE

L'Angleterre grise de Jonathan Coe

MICHEL LAPIERRE

«La vie ne commence à avoir un sens qu'en admettant que parfois, souvent, toujours, deux idées absolument contradictoires peuvent être vraies en même temps», dit Ro-

samond dans une confession enregistrée avant sa mort dans les années 2000. La septuagénaire s'adresse à une victime du destin, la jeune aveugle Imogen, qui, selon elle, n'aurait «pas dû naître». Mais elle la voit comme l'en-

fant «inévitabile» qu'elle aurait souhaité avoir.

La tendresse de Rosamond atteint trois générations. Thea, la mère d'Imogen, aurait pu devenir, à l'été 1955, l'enfant adoptive de la disparue. Quant à Beatrix, la grand-mère de la jeu-

ne aveugle, n'était-elle pas, dès les années 40, la «sœur de sang» de Rosamond, pour employer les mots de la confession?

Ingénieux continuateur de la grande tradition romanesque britannique qui fait surgir de la banalité le mystère, Jonathan Coe, natif d'Angleterre, insère dans l'histoire quotidienne de son pays cette profonde affection du personnage pour trois femmes de la même lignée. Les coïncidences de la vie forment-elles «un ordre à déchiffrer» ou, au contraire, «une chose irréaliste», c'est-à-dire *La Pluie, avant qu'elle tombe*, comme l'indique le très beau titre du roman?

À cette épineuse question, la deuxième réponse, celle des sceptiques, serait la bonne, laisse croire la fin du récit. C'est vite oublier tout l'art subtil que déploie Coe pour suggérer la présence inopinée du surnaturel jusque dans les choses qui scandalisaient la vieille Angleterre puritaine.

Rosamond ne se mariera pas, et n'aura pas d'enfant. Lorsqu'elle était étudiante, Maurice a brutalement rompu leurs fiançailles. Elle en explique la raison: «Quand il a vu Rebecca couchée dans mon lit, nue, il l'a dévisagée d'un air incrédule et il a tourné les talons.» Rosamond a vécu avec Rebecca, puis avec Ruth.

De son côté, Beatrix, sa

grande amie, n'a pas elle non plus connu d'amour durable. Elle a partagé avec trois hommes successifs une vie mouvementée. Issue de la première union, Thea, la petite fille mal aimée, n'a pas pu vivre longtemps avec Rosamond et Rebecca, singuliers parents d'occasion.

À la génération suivante, le mépris que Beatrix vouait à Thea s'est, en s'aggravant, transposé dans les rapports de cette dernière avec sa propre fille: Imogen. Dans un accès de colère, Thea s'est mise à secouer l'enfant de trois ans, si bien que celle-ci a perdu la vue. Les services sociaux ont confié Imogen à une famille d'accueil.

À peu de changements près, l'histoire se répète. Malgré son vif désir, Rosamond, qui demeurait alors avec Ruth, n'a pu adopter la fillette à cause de la méfiance des autorités.

Thea fera de la prison. Quant à Imogen, elle se souviendra, beaucoup plus tard à Toronto, que l'Angleterre est «un pays humide et gris».

«Gris?» lui demandera sa mère, venue au Canada sans qu'elle la reconnaisse. Dans une lettre, Thea rapportera la réaction sublime d'Imogen, ces mots qui transfigurent le livre. «Elle a répondu, racontera la voyageuse, qu'elle avait beau avoir perdu la vue



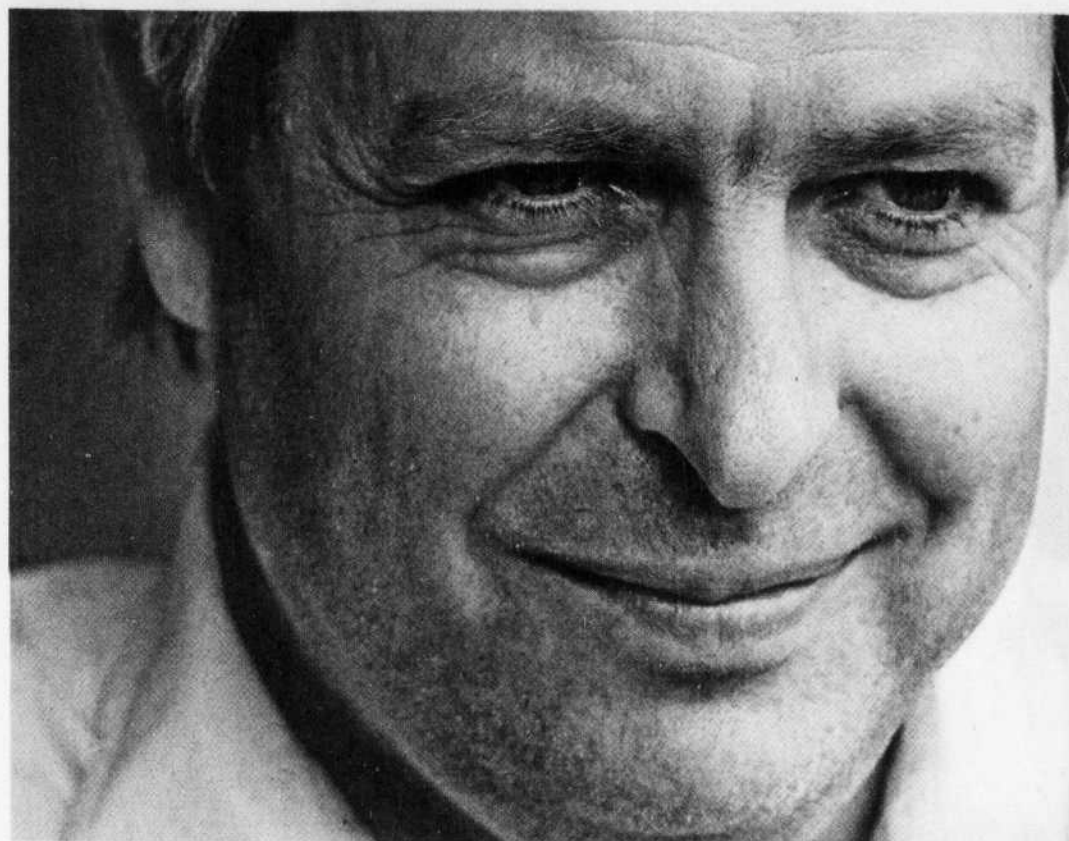
très jeune, elle n'avait pas oublié à quoi ressemblait le monde.»

Ce monde gris aux mystères troublants qui bientôt deviennent seulement des illusions. En effet, la réalité succède au rêve: encore surnaturelle il y a une seconde, la pluie anglaise, que Coe a réussi à réinventer, commence à tomber, mais elle ne semble plus venir du ciel.

Collaborateur du Devoir

LA PLUIE, AVANT QU'ELLE TOMBE

Jonathan Coe
Gallimard
Paris, 2009, 256 pages



Le romancier britannique Jonathan Coe

ADRIAN DENNIS AFP

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Sollers, voyageur clandestin du temps

Sollers continue de prôner la résistance, de cultiver et d'étaler ses affinités électives

CHRISTIAN DESMEULES

De *Parc à paradis*, de *Portrait du joueur à L'Étoile des amants*, son œuvre ressemble de plus en plus à une variation sur le même thème. Le dernier roman du citoyen Sollers nous convie une fois encore à une célébration de la vie, du désir, du corps, de l'instant, de la connaissance et de la liberté clandestine. *Les Voyageurs du temps* est le titre sous lequel se décline aujourd'hui le mantra sollersien.

Le narrateur, écrivain et éditeur, fréquente en amateur un centre de tir où il fait la rencontre de Viva, une jeune femme aux activités professionnelles plutôt floues qui l'envoûte tout de suite. Piéton de Paris, entre deux méditations, il nous convie à la visite commentée d'un étroit quadrilatère qui trouve son épiscopie dans le 6^e arrondissement, près des quais de la Seine, rue Sébastien-Bottin —, là où se trouvent les bureaux des Éditions Gallimard.

Le reste? Un commentaire savant veiné de

fiction, une femme-fleur libre, intelligente et légère, un ou deux refrains sur l'air de *Cette mauvaise réputation*... la conscience satisfaite de sa supériorité, le mépris de la comédie sociale, une éthique solaire du corps — pas d'idées sans corps, et pas de corps sans idées, lisons ou relisons Sade à cet effet. Et nous avons là, sous une forme légèrement différente, l'étoile constante de Sollers. Un condensé de ses fidèles obsessions. Le même livre, en somme, mais écrit avec d'autres mots.

En guise d'antidote contre une certaine insignifiance générale et les nombreux parasites de la liberté, Sollers y convoque Lautréamont, Rimbaud, Nietzsche, Orwell, Proust et Kafka. Mais aussi André Breton («à qui ce roman pourrait être dédié», reconnaît Sollers). Breton qui, dans *L'Art magique*, citait Novalis: «Nous sommes en relation avec toutes les parties de

l'univers, ainsi qu'avec l'avenir et le passé. Il dépend de la direction et de la durée de notre attention que nous établissons tel rapport prédominant, qui nous paraît particulièrement important et efficace.» C'est le programme, en quelque sorte, de ce nécessaire «combat spirituel».

Le même livre, en somme, mais écrit avec d'autres mots

Humour et provocation

Il y a chez Sollers, c'est l'évidence, un vernis de provocation ironique, un humour qu'on aurait tort de négliger. Faut-il y voir de l'insouciance? De la légèreté? Une preuve de ce côté «insignifiant» qu'évoquait Debord à son sujet? Il y a certainement plus que cela: «Soit dit sans rire, ce sont les millénaires qui m'intéressent, pas la dévastation économique-politique et mafieuse, désormais en pleine lumière. J'ai vu des amis très chers s'épuiser dans la dénonciation et l'indignation, alors qu'ils auraient perdu moins de temps et de

force dans l'affirmation de ce qu'ils aiment.»

Dans un monde où l'on cherche constamment à «réduire l'irréductible», Sollers continue pour sa part de prôner la résistance, de cultiver et d'étaler ses affinités électives. «Les livres sont-ils des armes, des sermons, des lits?» On peut l'imaginer.

Et l'art du roman de ce voyageur clandestin du temps en est un où le commentaire, le fantasme, la biographie et l'auto-fiction se fondent pour nous le rappeler.

«Je sais encore donner ma vie entière tous les jours», nous dit l'écrivain de 72 ans, qui «tire sur la mort». Le roman, en ce sens, prend la valeur d'une injonction.

Collaborateur du Devoir

LES VOYAGEURS DU TEMPS

Philippe Sollers
Gallimard
Paris, 2009, 256 pages

Olivier Barrot

RENCONTRE - DÉDICACE
le 17 mars 2009 à 17h30

Cinémathèque québécoise
335, de Maisonneuve
Montréal
Tél. : 514-842-9763

Olivier Barrot et Alain Boukday ont embarqué un beau jour de décembre pour un voyage de près d'une semaine, en train. Ils ont traversé la Prairie Canadienne et les Rocheuses, de Toronto à Vancouver, des grands lacs au Pacifique. Par moins trente degrés, pendant quatre jours, ils ont pris leur temps de se divertir, dessiner, rêver...

ACTES SUD
(514) 524-5558 lemeac@lemeac.com

Jean Mohsen FAHMY

Frères ennemis

montréal, 1914.
Lorsque la guerre éclate, deux frères choisissent chacun son camp. Mais quand ils rencontrent Justine, leur drame personnel fait écho à celui qui agite l'Occident...

vib éditeur
Une compagnie de Quebecor Media

Luc Godbout
Suzie St-Cerny

Regards sur la famille et la fiscalité

LE QUÉBEC, UN PARADIS POUR LES FAMILLES ?

Le Québec, un paradis pour les familles ?
Regards sur la famille et la fiscalité

ISBN : 978-2-7637-8787-9
275 pages • 29,95 \$

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL • www.pulaval.com

ESSAIS

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Qui a peur du programme d'éthique et de culture religieuse?

On s'attendait, bien sûr, à ce que le nouveau programme d'éthique et de culture religieuse (ECR), implanté dans les écoles québécoises en septembre 2008, suscite une certaine controverse. Les partisans de l'ancien programme d'enseignement religieux confessionnel et les athées militants se rejoignent dans le mécontentement ressentant quant à cette nouvelle approche du fait religieux.

Aux premiers, on pouvait pourtant rappeler l'inefficacité de l'ancien cours, qui échouait à transmettre tant la foi que la culture religieuse, et son caractère peu rassembleur, voire discriminatoire. Aux seconds, qui souhaitaient voir le religieux disparaître du programme de l'école québécoise, on pouvait répliquer qu'il serait mal avisé de négliger ainsi un pan du réel qui a contribué, et qui contribue encore, à définir la culture occidentale et les autres et les inciter à se réjouir de l'abandon de la perspective confessionnelle. Sans suffire à convaincre les uns et les autres, ces arguments avaient au moins le mérite de justifier, aux yeux de la majorité, pouvait-on espérer, la pertinence du nouveau programme d'ECR.

Ce qu'on avait moins vu venir, cependant, c'est la contestation virulente émanant des rangs d'une certaine droite nationaliste et intellectuelle, au nom de la protection de l'identité nationale. Aux yeux de ces conservateurs à la québécoise, en effet, l'essai de Georges Leroux intitulé *Éthique, culture religieuse, dialogue: arguments pour un programme* (Fides, 2007) est devenu l'ennemi à abattre parce que, défendant le programme d'ECR au nom du respect du pluralisme, il mènerait à une «rupture avec l'identité nationale», selon la formule de Charles-Ph. Courtois.

Pour Mathieu Bock-Côté, par exemple, l'«éducation à la tolérance» et la «sensibilisation à la différence» qui sont au cœur du programme d'ECR annoncent «une véritable haine de soi qu'on inculquera à une jeunesse devenue étrangère à sa propre culture» (*Le Devoir*, 24 avril 2008). Leroux est pourtant clair à ce sujet: le programme reconnaît le catholicisme comme «la tradition religieuse de référence au Québec». À partir de là, dialogue. Où est le problème?

Conservatisme de combat

Dans *L'État québécois et le carnaval de la décadence* (L'intelligence conséquente, 2008), un pamphlet débridé animé par un conservatisme de combat, Carl Bergeron qualifie Leroux d'«idéologue pur jus» et lui attribue une «haine anti-occidentale» et le désir de détruire la famille, seule dépositaire légitime, selon le pamphlétaire, des valeurs à transmettre aux enfants. Bergeron affirme même que l'ouvrage de Leroux est «le produit d'une pensée totalitaire». Une telle extravagance ne mérite même pas la réplique.

Dans le numéro de février 2009 de *L'Action nationale*, Joël Le Quérin, doctorant en sociologie à l'UQAM, tente une critique plus raisonnée, mais pas nécessairement plus forte, des arguments de Leroux. Le philosophe, explique-t-elle, ferait fausse route en proposant «que le pluralisme de fait appelle une adhésion au pluralisme normatif». Faut-il comprendre que, selon elle, le pluralisme existe bel et bien, mais devrait être ignoré, voire combattu, par l'école? Quérin affirme même que «le pluralisme ne découle pas de la diversité», mais qu'il la produit. Faut-il comprendre qu'il s'agirait de ne pas tenir compte de la diversité pour la voir disparaître?

Quand Leroux avance l'argument historique selon lequel il importe de transmettre aux nouvelles générations le savoir

moral et religieux qui a animé l'histoire du Québec, la sociologue réplique qu'il «procède à une réécriture de l'histoire» parce qu'il inclut dans ce savoir non seulement le christianisme, mais aussi les religions amérindiennes et le judaïsme.

Qui, peut-on demander, réécrit l'histoire? Celui qui inclut tout le réel, dans le respect des proportions de ce qui le compose, ou celle qui suggère de faire l'impasse sur certains de ses éléments? Que propose, d'ailleurs, celle qui appelle «lavage de cerveau» la reconnaissance du pluralisme et le plaidoyer pour le dialogue?

Charles-Ph. Courtois, dans la critique du cours d'ECR qu'il publie dans le collectif *Contre la réforme pédagogique* (VLB, 2008), développe des arguments semblables à ceux de Joëlle Quérin. Ce cours, écrit-il, serait destructurant sur le plan national parce qu'il «vide l'interculturalisme de sa culture majoritaire de convergence» et va à l'encontre du «modèle républicain d'intégration dans la laïcité [qui] repose sur l'intégration à une culture nationale commune». Courtois parle lui aussi d'un «bourrage de crâne» et d'une «rééducation idéologique» qui abolit «la perspective québécoise».

Ces critiques outrées ne rendent pas justice au programme d'ECR et à la défense qu'en fait Georges Leroux. Car de quoi, au juste, a-t-on peur? D'un multiculturalisme qui mènerait à la fragmentation de l'identité nationale québécoise en encourageant un relativisme moral de principe? Ce n'est pourtant pas de cela qu'il s'agit. La pratique du dialogue qui est au cœur du programme d'ECR repose sur le credo démocratique, le respect des lois du Québec, imprégnées de sa culture et de son histoire, et elle se fera en français. Le pluralisme qu'il s'agit de valoriser ne concerne pas ce socle, mais le reste, c'est-à-dire les convictions intimes qui guident nos vies et qui se nourrissent à l'éthique et, très souvent, à la culture religieuse. C'est ce que veut dire Leroux quand il écrit qu'il s'agit «de mettre en harmonie l'école avec la modernité politique».

Il y a, au Québec, des Québécois croyants d'une foule de confessions religieuses, des agnostiques et des athées. Même à l'intérieur du catholicisme, les «différentes conceptions de la vie bonne» sont multiples. Apprendre à connaître et à reconnaître, même sans y adhérer, la richesse de ces dernières et pratiquer l'art de les mettre en débat dans un dialogue respectueux ne peut apparaître comme une menace qu'à des nostalgiques d'un monde ancien dans lequel la diversité éthique et religieuse était vécue sur le mode du malaise et constituait un obstacle à l'intégration. Nous, modernes, ne vivons plus dans ce monde.

Le Devoir

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Gilles Hénault, poésie, voyance et révolution

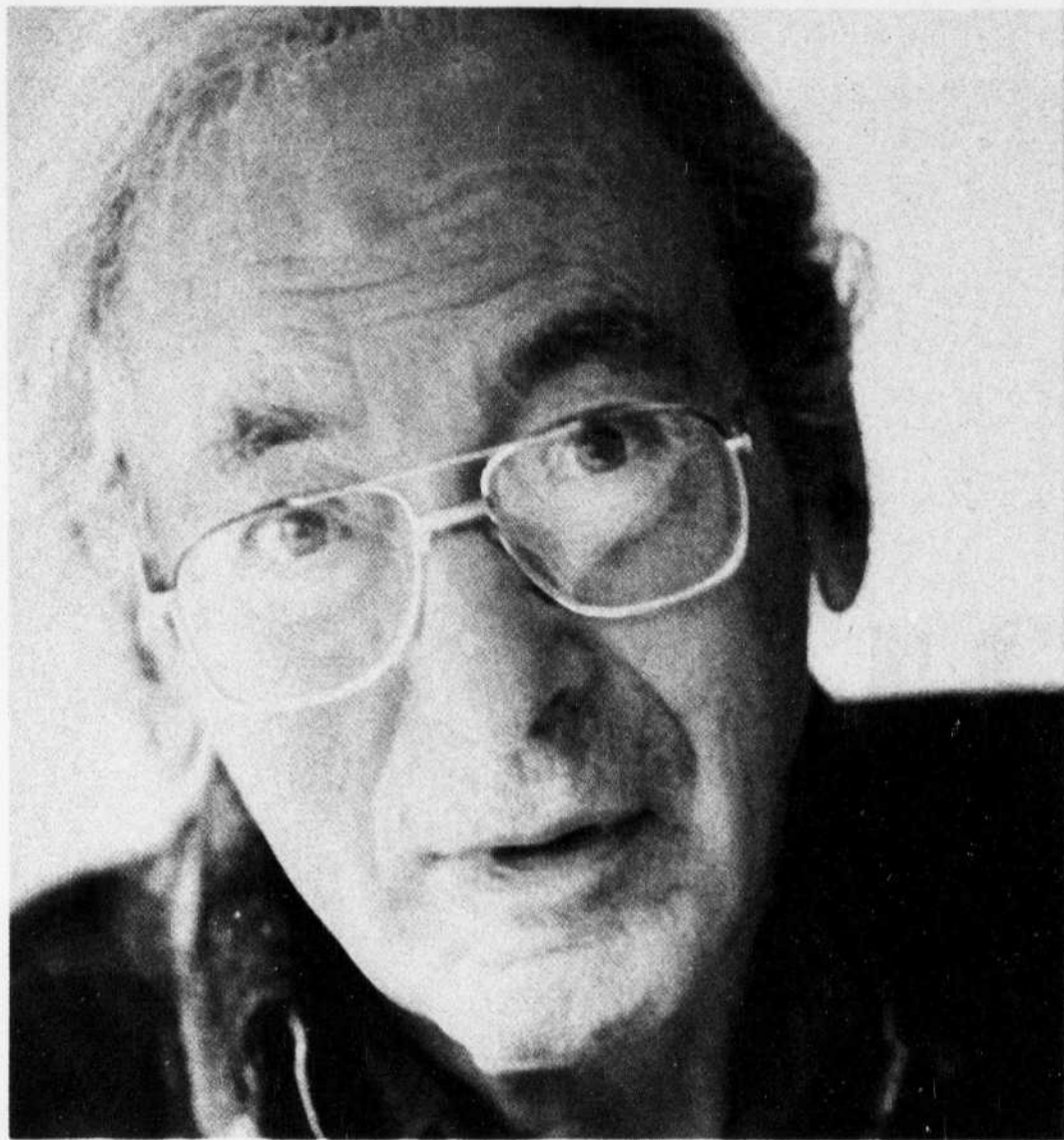
CHRISTIAN DESMEULES

«*Dynamiter le vieux monde*, écrivait Gilles Hénault dans une note personnelle de 1975, *c'est la seule solution.*» Né à Saint-Majorique en 1920, poète majeur, journaliste, traducteur, syndicaliste et critique d'art respecté, Gilles Hénault, mort il y a déjà une douzaine d'années, a aussi été directeur du Musée d'art contemporain de Montréal de 1966 à 1971.

L'un des premiers écrivains québécois à se réclamer du surréalisme, Hénault a été relativement peu publié. *Signaux pour les voyants*, un recueil de quatre plaquettes rassemblées en 1972, qui vibre d'une nécessité organique et qui questionne l'utilisation du langage, demeure aujourd'hui encore son titre le plus connu, avec des poèmes tels que *Bestiaire* et *Sémaphore*. Père de la poésie moderne au Québec aux yeux d'un Gaston Miron, homme de parole et d'action, s'il s'est senti moins interpellé que d'autres poètes de cette époque par la question nationale (comme les Miron, Lapointe, Giguère, tous plus jeunes d'une dizaine d'années, et qui publieront comme lui à l'Hexagone), il participe néanmoins activement à la mouvance marxiste des années 70.

Troisième volet du projet d'édition de l'œuvre complète d'Hénault aux Éditions Sémaphore (après *Poèmes* et *Proses diverses*, respectivement parus en 2006 et 2007), *Interventions critiques*, édition critique qui paraît aujourd'hui sous la direction de Karim Larose et de Manon Plante, rassemble un bon nombre des articles, des essais et des entretiens écrits ou accordés par Gilles Hénault entre 1939 et 1990 — parfois même inédits. Les textes bénéficient d'un appareil critique plutôt complet: références, citations et allusions de l'auteur y sont souvent judicieusement éclairées de notes.

Outre de multiples de réflexions sur la condition de l'intellectuel et le rôle de l'artiste, sur les rapports entre littérature et société, quelques écrits poli-



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Poète, essayiste, Gilles Hénault (1920-1996) fut aussi directeur du Musée d'art contemporain à Montréal.

tiques consacrés au socialisme ou à la question nationale, *Interventions critiques* contient des textes déjà connus et importants comme *La Poésie et la vie* (1958) et *Le Droit de rêver* (1967).

Mais on y trouvera aussi le compte-rendu inédit, qui apparaît a posteriori teinté de naïveté et d'aveuglement volontaire, d'un voyage en Chine fait en 1977 au sein d'une délégation de la Conférence canadienne des arts — en compagnie notamment de la peintre Marcelle Ferron et du poète Yves Préfontaine. «*Peut-on construire une société technologiquement*

avancée, qui soit de plus en plus humaine, et de plus en plus égalitaire? se demandait alors le poète. *C'est le pari que font les Chinois.*»

Plus lucide lorsqu'il réclame pour l'homme d'aujourd'hui et de demain le droit inaliénable au rêve, Hénault revendiquait sa part d'utopie. «*Le seul but valable d'une société, quelle qu'elle soit, c'est l'humanisation de l'homme*, écrivait sans détour ce poète «d'énergie et de raffinement» (Jacques Brault). «*Les utopistes sont les vrais réalistes*», écrivait-il aussi. Un témoignage très certainement capital, où les

amateurs de poésie, d'engagement artistique et d'histoire littéraire trouveront à boire et à manger.

Collaborateur du Devoir

INTERVENTIONS CRITIQUES

ESSAIS, NOTES ET ENTRETIENS

Gilles Hénault
Édition préparée par Karim Larose et Manon Plante
Éd. Sémaphore
coll. «La vie courante»
Montréal, 2008, 504 pages

RÉCIT DE VOYAGE

Hidjab et sac à dos

CHRISTIAN DESMEULES

Puissant pays arabe du Moyen-Orient coincé entre la Turquie, l'Irak, la Jordanie et le Liban, la Syrie est dotée d'un État policier particulièrement paranoïaque «où la survie passe par l'anonymat et le mystère». Répression, élections maquillées, torture: c'est l'air qu'on y respire depuis une quarantaine d'années. Et même le voyageur trop curieux peut en faire les frais.

Sous le soleil syrien, troisième récit de voyage de Marie-Eve Martel, une Montréalaise de 29 ans, est le compte-rendu, vivant et méticuleux, d'un séjour de quelques semaines

fait au cours de l'été 2007 au pays de Bachar el-Assad, lequel fut reconduit au pouvoir cet été-là avec 97,62 % des voix lors d'un référendum présidentiel...

Fouineuse, «streetwise», déterminée, Marie-Eve Martel visite des villes ou des sites syriens importants (Lattaquié, Damas, Palmyre), prend des notes et partage avec nous les rencontres motivées ou circonstanciées qu'elle y fait: un opposant politique, des homosexuels, un ancien ami montréalais, des jeunes qui rêvent de liberté ou de refaire leur vie ailleurs, des membres de la police secrète, quelques routards occidentaux logeant comme elle à

la belle étoile sur le toit d'un hôtel.

Comme dans ses récits précédents, qui racontaient des voyages en Iran et au Pakistan (*Passeport pour l'Iran* et *Une Québécoise au pays des purs*, Lanctôt éditeur, 2006 et 2007), elle en arrive à la conclusion «qu'il importe de dissocier le gouvernement syrien du peuple, de faire la distinction entre, d'une part, la rhétorique réactionnaire du régime et la répression menée par les services de sécurité et, d'autre part, l'hospitalité et l'amabilité sincères des individus».

Malgré de réels mérites, il manque au «récit véridique» de Marie-Eve Martel un fil conducteur fort et original; quelque

chose qui va au-delà de la curiosité de la voyageuse et de son aptitude à faire des rencontres. Des qualités qui sont celles, par exemple, de l'écrivaine et grande voyageuse belge de langue néerlandaise Lieve Joris, qui a elle-même, avec *Les Portes de Damas*, consacré tout un livre, à la fois personnel et engagé, à la Syrie — ouvrage qui ne figure pas dans la bibliographie de notre jeune auteure. Un manque de consistance qui minait aussi ses titres précédents.

Collaborateur du Devoir

SOUS LE SOLEIL SYRIEN

Marie-Eve Martel
Michel Brûlé
Montréal, 2009, 448 pages

LIBRAIRIE **Alire**

Nous vous invitons à notre 3^{ème} soirée de poésie.
Le 19 mars, à compter de 19 heures

Sous le thème
Autour de Roger Des Roches

Avec : - Roger Des Roches
- Catherine Lalonde
- Kim Doré

La soirée sera animée par
Véronique Marcotte.

Alire, Librairie indépendante agréée
450.679.8211 | Place Longueuil

Les femmes dans les lettres de Paul

Avec

Olivette Genest, bibliiste

Professeure émérite de

la Faculté de théologie et de sciences des religions
de l'Université de Montréal

Mardi 17 mars 19 h 30



Beaucoup plus qu'une librairie!
Salle de conférences et café-resto
2661 Masson, Montréal, Qc
514 849-3585
Contribution suggérée de \$5

Avec le soutien de la Sodéc SODEC
Québec